



HAL
open science

Aux sources de la Méditerranée antique - introduction

Mathilde Carrive, Marie-Adeline Le Guennec, Lucia Rossi

► **To cite this version:**

Mathilde Carrive, Marie-Adeline Le Guennec, Lucia Rossi. Aux sources de la Méditerranée antique - introduction : Des fragments et des traces : un passé en lambeaux. Aux sources de la Méditerranée antique. Les sciences de l'antiquité entre renouvellements documentaires et questionnements méthodologiques, 2014, Héritages Méditerranéens. halshs-01426412

HAL Id: halshs-01426412

<https://shs.hal.science/halshs-01426412>

Submitted on 10 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

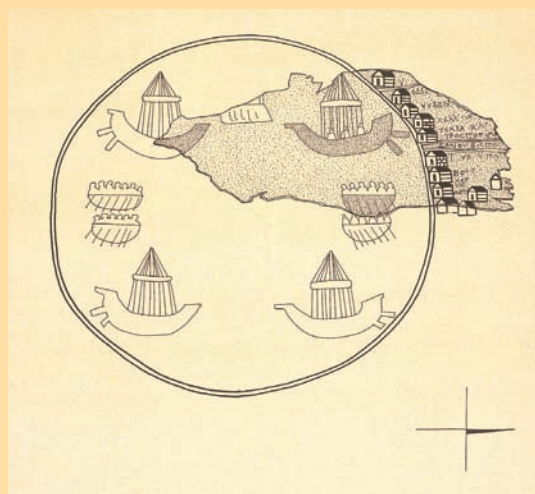
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

sous la direction de
MATHILDE CARRIVE
MARIE-ADELINÉ LE GUENNEC • LUCIA ROSSI

•

AUX SOURCES DE LA MÉDITERRANÉE ANTIQUE

•



HÉRITAGES MÉDITERRANÉENS



HÉRITAGES MÉDITERRANÉENS

Aux sources de la Méditerranée antique

Les sciences de l'Antiquité entre renouvellements
documentaires et questionnements méthodologiques

Actes du colloque tenu à la Maison Méditerranéenne
des Sciences de l'Homme à Aix-en-Provence les 8 et 9 avril 2011

sous la direction de

Mathilde Carrive, Marie-Adeline Le Guennec et Lucia Rossi

2014

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

© PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE
Aix-Marseille Université

29, avenue Robert-Schuman – F – 13621 Aix-en-Provence CEDEX 1
Tél. 33 (0)4 13 55 31 91

pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur www.univ-provence.fr/w3pup

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION – DISTRIBUTION SODIS

Introduction

Des fragments et des traces : un passé en lambeaux

Les « Sciences de l'Antiquité » bénéficient d'un statut particulier au sein de la recherche actuelle : il s'agit en effet d'un domaine composite, ayant vocation à réunir en son sein des disciplines aussi différentes que l'archéologie, la philologie et l'histoire du bassin méditerranéen. Ce regroupement, qui paraît répondre aux exigences les plus contemporaines en matière de pluridisciplinarité, est en réalité déjà ancien. Dès 1839, August Pauly intitulait son ouvrage, dont l'objectif était de rendre compte de l'Antiquité classique dans une perspective encyclopédique, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*. Par la suite, certaines universités et institutions ont dépassé le cloisonnement traditionnel des disciplines en créant des départements de « Sciences de l'Antiquité ». Ce choix épistémologique se justifie autant par l'attachement à une même sphère culturelle que par un rapport commun aux documents sur lesquels se fonde la recherche.

De fait, quelle que soit leur spécialité, les chercheurs qui travaillent sur la Méditerranée antique se trouvent confrontés à la même difficulté : les documents dont ils disposent sont peu nombreux et souvent lacunaires. Des découvertes exceptionnelles peuvent certes faire ressurgir des traces du passé que l'on croyait perdues à jamais : Pompéi, une petite ville romaine du 1^{er} s. ap. J.-C. ; Ménandre, un auteur dont on croyait l'œuvre perdue, mais dont certains textes ont en fait été découverts dans un lot de *papyri* égyptiens ; les épaves de St-Georges à Lyon qui sortent presque intactes du fleuve... Mais nous sommes dès lors tributaires du hasard : pour quelques découvertes ponctuelles, combien de phénomènes nous échappent partiellement ou totalement, faute de documents ?

Par ailleurs, même lorsqu'ils nous ont été conservés, ces documents ont pu être soumis au cours de leur histoire à l'erreur humaine – la faute du copiste médiéval étant un *topos* en la matière. Erreurs, mais aussi choix : des philologues d'Alexandrie aux « chercheurs de trésors » du xix^e siècle, les hommes ont sélectionné ce qui, à leurs yeux, était digne d'être conservé, selon des critères esthétiques, moraux, historiques ou économiques particuliers. Et ce phénomène est d'autant plus périlleux que l'ancienneté des études

relatives à la Méditerranée antique augmente le nombre de médiations entre le chercheur contemporain et son objet de travail.

Ces difficultés rendent particulièrement ardue la tâche de l'antiquisant et ce durant toutes les étapes de son travail. Il lui faut d'abord s'attacher à reconstituer les documents sur lesquels il fonde son étude. Même si des éditions et des publications de référence existent, le caractère qu'il sait bien souvent hypothétique des reconstructions l'invite à vouloir observer lui-même les manuscrits, les inscriptions et les sites, appliquant en cela le « Souviens-toi de te méfier » d'Épicharme. S'ensuit un travail d'érudition nécessaire mais souvent considérable.

Puis, une fois le corpus documentaire mis au point, vient le temps de l'interprétation de ces *tekmeria* devenus sources par le questionnement scientifique auquel les soumet le chercheur. Or, la faiblesse quantitative, et souvent qualitative, des documents rend la tâche malaisée : combien d'hypothèses restent sans réponse ? Combien même ne sont pas formulées, faute de sources ouvrant le champ des possibles ?

Nous sommes également confrontés au problème de ce que Paul Veyne nomme la « rétrodiction » (Veyne 1971, p. 24, n. 1) : partir de ce que l'on sait, ou du moins de ce que l'on croit savoir, pour combler les lacunes, pour en déduire ce que nous ignorons. Se pose dès lors la question de la représentativité des phénomènes étudiés : quand nous savons que nous n'avons à notre disposition, pour connaître la Méditerranée antique, qu'une infime partie des traces qu'elle a pu laisser ; quand le contexte de ces indices nous échappe presque totalement, pouvons-nous prétendre à une reconstitution d'ensemble de ces civilisations disparues ? Pompéi est-elle une petite ville romaine comme les autres, ou plutôt un phénomène urbain à part en raison de la forte présence de riches Romains en villégiature ? Les inscriptions funéraires laissées par quelques artisans témoignent-elles de l'ensemble du monde de la boutique ou d'une élite de travailleurs qui s'inspire des codes d'autres groupes pour livrer à la postérité une certaine image, tandis que d'autres professionnels, moins aisés, moins indépendants, ont disparu à jamais ? Ou encore, pour reprendre l'exemple de Paul Veyne, le fait que Pliny le Jeune évoque dans une lettre la forte présence de chrétiens en Bythinie permet-il de conclure à une « flambée des conversions en Asie » ?

Enfin, ces traces du passé devenues sources, comment s'assurer que la manière dont nous les abordons rende pleinement justice au rapport que les Anciens entretenaient avec elles ? La tentation est grande en effet d'oublier que ce que nous appelons source ou document, loin de constituer le témoin brut et immédiat d'une civilisation, est en premier lieu un objet tributaire d'un contexte historique, mais aussi et surtout culturel, qui bien que familier n'en demeure pas moins fondamentalement autre. Dès lors, peut-on tenter de réduire la distance entre le contexte de production et celui de l'analyse, seule garantie contre les risques de contresens et de réification ?

Cependant, bien que nous ayons conscience du caractère partiel et partial de notre documentation et que nous soyons parfois contraints, pour reprendre l'heureuse formule de N. Joshel, d'« écouter le silence » (Joshel 1992), cette documentation demeure notre seule voie d'accès aux mondes anciens.

Les sciences de l'Antiquité sont ainsi unies par le rapport complexe qu'elles entretiennent avec les traces du passé. De ce constat est née l'idée d'organiser un colloque consacré aux sources pour l'étude de la Méditerranée antique et de l'ouvrir à des représentants des trois disciplines traditionnellement associées à ce champ culturel : philologues, historiens, archéologues. Or les réponses qui nous sont parvenues ont confirmé notre intuition originelle : quelle que soit la diversité de leurs questionnements et de leurs approches, les intervenants entretiennent avec les documents sur lesquels ils fondent leurs travaux un lien particulier, fait de constantes méfiance et remise en cause. Ils partagent tous cette connaissance « taillée sur le patron de documents mutilés », pour reprendre l'expression de Paul Veyne (Veyne 1971, p. 26). Les questionnements relatifs à la méthode et aux stratégies adoptées pour tenter de pallier ce doute originel rendent possible, une fois mis en commun, un dialogue fructueux entre ces chercheurs issus d'horizons divers.

Nous avons souhaité ouvrir la réflexion par le texte d'Anne-Françoise Jaccottet qui permet de s'interroger sur le terme même de « sources ». Selon elle, le fait de parler de « sources » pour qualifier les documents qui fondent notre connaissance des mondes antiques induit un rapport particulier avec ces objets, non pas étudiés pour eux-mêmes, mais *utilisés* pour étayer notre savoir. Appuyant sa réflexion sur l'étude d'un exemple précis, elle souligne notamment les risques engendrés par la décontextualisation du document. Cette analyse, qui propose de façon quelque peu polémique l'« assassinat » du terme « source », doit bien sûr être replacée dans la démarche pédagogique qui est celle de l'auteur, mais elle permet, à l'orée de notre réflexion, de faire la lumière sur les présupposés induits par l'utilisation de ce terme pour nous si banal.

La réflexion évolue ensuite selon trois grandes étapes.

Dans un premier temps, nous nous intéressons à ce qui constitue généralement les prémisses de tout recherche, à savoir la constitution du corpus documentaire, à partir de données qui, dans le cas des études anciennes, sont donc bien souvent incomplètes, partiellement détruites, altérées par les différentes médiations qui leur ont permis de parvenir jusqu'à nous – en un mot, fort silencieuses. Cela appelle, avant toute analyse ultérieure, un travail de reconstruction, d'interrogation du document, travail que nous abordons ici à partir de l'exemple des sources textuelles. Les textes anciens nous arrivent en effet dans un état qui réclame un minutieux travail d'édition. Dans la plupart des cas, ils ont été transmis par une tradition manuscrite et l'enjeu consiste alors à décrypter le palimpseste, à séparer le texte originel des corrections, erreurs et commentaires successifs. La tâche se complexifie encore quand, au lieu d'un texte cohérent, le chercheur se trouve confronté à des fragments. Ceci peut être dû à l'intervention d'un ou

plusieurs intermédiaires qui, pour des raisons diverses, ont extrait, compilé, commenté, voire réécrit des passages d'un auteur qui ne nous est plus connu que de manière biaisée. C'est le cas d'Asclépiade de Tragilos, qui fait l'objet du travail de Nereida Villagra-Hidalgo et dont les œuvres complètes n'ont pas été conservées. Cependant, même quand le texte est en apparence cohérent, c'est parfois le genre littéraire lui-même, dans son projet et sa méthode, qui rend toute compréhension et interprétation délicates, comme le montre l'intervention d'Anne Petrucci. Elle s'attache, dans un extrait d'une chronique byzantine anonyme, à identifier les éléments « empruntés » à des œuvres antérieures de façon à mieux distinguer les passages réellement rédigés par le compilateur et, de ce fait, susceptibles d'apporter des éléments originaux. Le texte n'est donc jamais immédiatement accessible : il convient de dégager les différents sédiments qui le composent pour mieux en saisir la teneur.

Une manière de pallier les lacunes d'une documentation nécessairement fragmentaire est d'élargir le champ chronologique, en utilisant tous les documents qui tiennent lieu d'intermédiaire entre l'Antiquité et notre époque. Ceux-ci se constituent alors à leur tour comme sources et exigent, au même titre que celles issues des périodes anciennes, un examen préliminaire. Vivien Barrière traite ainsi de l'utilisation qui peut être faite de sources photographiques et littéraires postérieures à l'Antiquité, notamment quand on s'intéresse à l'archéologie de la construction, c'est-à-dire à la vie des monuments. Il s'attache à élaborer une méthodologie rigoureuse afin d'approcher de la manière la plus juste ces documents qui ne sont pas toujours aussi fiables que nous le pensons. Les interventions de Laetitia Phialon et Elyssa Jerray quant à elles, dialoguent autour d'une même question : dans quelle mesure peut-on exploiter la documentation de fouille et les publications anciennes ? Laetitia Phialon s'intéresse à la protohistoire égéenne et montre qu'en ce domaine, il est possible de faire émerger des données nouvelles simplement en revisitant des documents anciens avec une méthode d'enregistrement et de classification des données rigoureuse. Elyssa Jerray, dans le cadre d'une étude sur la production céramique de *Zitha*, petite cité de la Tunisie romaine, pointe les limites d'une telle démarche. Ayant à sa disposition une documentation qui est essentiellement le fruit de recherches menées à l'époque coloniale, elle montre à quel point le travail des archéologues peut être influencé, pour ne pas dire pollué, par le contexte politique.

Cet élargissement documentaire ne se borne nullement à une perspective chronologique. Nous avons rassemblé dans un second temps des études de cas qui témoignent de la nécessité, aussi bien pratique que méthodologique, de croiser les différents types de sources disponibles pour une époque donnée. Tout d'abord, bien que les traces matérielles puissent paraître, de prime abord, plus directes que les textes, elles ne donnent souvent qu'une vision incomplète d'un phénomène et doivent être confrontées à d'autres types de documents. Ceci est particulièrement vrai quand il s'agit de reconstituer des réalités complexes telles que des usages, des pratiques, des lieux de vie.

C'est la question qui intéresse, chacune à leur façon, Beatrice Da Vela, Cathrin Grüner et Eloïse Letellier. La première nous apprend que c'est seulement en confrontant archéologie et sources écrites de toutes natures (textes, *papyri*, tablettes...) que l'on peut parvenir à une compréhension fine du fonctionnement de l'éducation dans les mondes anciens. Cathrin Grüner montre quant à elle comment l'identification d'un lieu de culte à Aphrodite, c'est-à-dire la mise en relation d'un monument et de pratiques culturelles, ne peut se faire que grâce à la conjonction d'un faisceau d'indices à la fois épigraphiques, archéologiques, numismatiques et textuels. Enfin, Eloïse Letellier met en évidence le fait qu'une question aussi complexe que l'insertion urbanistique des théâtres dans la ville ne peut être tranchée que par une approche pluridisciplinaire, qui n'hésite pas à recourir aussi bien aux documents d'archive qu'à des textes modernes.

Même lorsque les sources convoquées ne diffèrent pas aussi radicalement les unes des autres, leur confrontation peut se révéler très fructueuse, comme en témoignent les études de Muriel Hoohs et Lucia Rossi. La première s'intéresse à la mobilité des clercs en Afrique romaine à la fin de l'Antiquité. Elle compare la législation canonique à la réalité de la vie des clercs, étudiée à travers le prisme de la correspondance d'Augustin : cette démarche lui permet de faire la part entre normes et pratiques dans un contexte troublé. Lucia Rossi, dans l'analyse qu'elle livre de l'accession des citoyens romains à la propriété réelle en Égypte lagide, croise pour sa part des sources textuelles de nature mais également d'origine variées, puisque son dossier est autant romain qu'égyptien. S'en trouvent mis en lumière certains enjeux de l'intégration d'un territoire à l'Empire romain.

Nous avons enfin souhaité interroger l'irréductible distance qui nous sépare de ce que nous appelons « nos sources ». Comme le rappelle Anne-Françoise Jaccottet, ces documents ne deviennent « sources » que par le regard qu'y porte le chercheur : mais comment les Anciens les percevaient-ils ? Quels principes sous-tendaient leur rapport au monde, à leurs mots, leurs constructions, leurs images ? Et comment prendre en compte ces phénomènes dans nos propres recherches ?

Le premier obstacle auquel se heurte l'antiquisant, dans cette tentative de recontextualisation, est bien souvent celui du vocabulaire. D'une part parce que le sens des mots évolue en fonction des époques, mais également des usages. Ainsi, à partir d'une étude diachronique sur le sens des termes *stabulum* et *stabularius* dans le monde de l'hôtellerie romaine, Marie-Adeline Le Guennec nous amène à prendre conscience des écarts et glissements sémantiques qui peuvent exister, ou se créer au fil du temps, entre le vocabulaire juridique et le langage courant. D'autre part, parce que ces termes, souvent polysémiques dès l'origine, ont ensuite été repris par des générations de chercheurs qui leur ont chacun appliqué leur propre grille de lecture. À cet égard, l'enquête historiographique menée par Julien Schoevaert sur les différentes manières dont les archéologues ont

compris le terme *pergula* dans les contextes pompéien et ostien pointe la difficulté qu'il y a, pour nous modernes, à saisir et utiliser les concepts antiques.

À cette archéologie de la langue doit répondre, dans le domaine de l'architecture et des arts, une « archéologie du regard », pour reprendre l'expression fameuse de G. Sauron (Sauron 1994, titre de l'introduction). Face à un édifice, il convient ainsi de se demander quels principes ont guidé sa réalisation et quels enjeux revêtait pour les Anciens l'utilisation de telle ou telle forme architecturale. C'est précisément la démarche de Lorraine Garnier, qui interroge le rôle que pouvait jouer le *prospectus*, notion architecturale attestée dans la littérature latine, dans la configuration des façades des habitations, à travers le cas particulier des cités du Vésuve. La question est peut-être encore plus délicate quand on aborde la question du sens, par exemple celui des images. Ainsi, Mathilde Carrive propose une réflexion méthodologique sur l'intérêt de croiser les sources littéraires et la peinture murale romaine : la lecture parallèle des textes et des images, menée avec la prudence qui convient, peut permettre d'approcher au plus près l'état d'esprit d'une époque et ainsi, de mieux comprendre le potentiel de signification d'une image et les considérations qui ont présidé à sa réalisation.

Et maintenant, tendons l'oreille, pour écouter ce que le silence a à nous dire.

Ouvrages cités

- JOSHEL Sandra R., 1992, « Listening to silence: Problems in the Epistemology of Muted groups » in *Id. Work, identity, and legal status at Rome: a study of the occupational inscriptions*. Norman, University of Oklahoma press., p. 3-9.
- Sauron GILLES, 1994, *Quis deum? L'expression plastique des idéologies politiques et religieuses à Rome à la fin de la République et au début du Principat*, Rome, BEFAR.
- Veyne PAUL, 1971, *Comment on écrit l'histoire : essai d'épistémologie*, Paris, Éditions du Seuil.

Table des matières

Dominique Garcia	
Avant-propos	5
Introduction. Des fragments et des traces : un passé en lambeaux	7
Anne-Françoise Jaccottet	
Réflexion liminaire. Vous avez dit « sources » ?	
Pluridisciplinarité et documents antiques	13
 De la constitution du corpus documentaire : comblant les vides, pallier les lacunes 	
Un texte mais quel texte ?	
Nereida Villagra Hidalgo	
Fragmentary mythography as a source	
Neoptolemos at Delphi in the <i>Tragodumena</i>	27
Anne Petrucci	
Le traitement des monuments dans les chroniques byzantines	
L'exemple de l'hippodrome de Constantinople	43
 Pour une ouverture aux sources postérieures à l'Antiquité 	
Vivien Barrière	
L'archéologie du bâti face aux sources postérieures à l'Antiquité	
Le cas des portes urbaines d' <i>Augustodunum</i> (Autun)	57
Elyssa Jerray	
Du problème de l'interprétation des sources antiques : des fouilleurs du XIX ^e siècle à aujourd'hui	
Le cas de Zitha (Henchir Zian) en Tunisie	77
Laetitia Phialon	
De la recherche documentaire à la publication	
« Faire du neuf avec du vieux » en protohistoire égéenne	91

Croiser les sources : un impératif méthodologique...

... pour reconstruire ce qui n'est plus (lieux, usages, pratiques)

Beatrice da Vela

- Reconstructing school-practices in antiquity
An interdisciplinary challenge 113

Cathrin Grüner

- Das Heiligtum von Santa Venera in *Poseidonia-Paestum*
Möglichkeiten und Grenzen der Zuweisung archäologischer
Funde an die Göttin Aphrodite 129

Éloïse Letellier

- L'insertion urbanistique du théâtre et de l'odéon de Carthage
Un dossier pluridisciplinaire 149

... pour les faire dialoguer : l'exemple des sources écrites

Muriel Hoohs

- Entre textes de loi et sources épistolaires
La question de la mobilité des clercs en Afrique romaine
à la fin de l'Antiquité 173

Lucia Rossi

- Les Romains en Égypte et la propriété foncière
Contacts et interactions entre deux systèmes économiques différents 187

Retour aux sources

Les mots et les choses

Marie-Adeline Le Guennec

- Le stabulum* romain, écurie ou établissement hôtelier ?
La langue juridique et l'usage à Rome 215

Julien Schoevaert

- « *Tabernae cum pergulis suis* »
Le modèle pompéien transposé à Ostie 229

Peut-on voir à travers les yeux des anciens ?

Lorraine Garnier

- Réflexions sur la notion de prospectus et son rôle dans la configuration
des façades dans l'architecture domestique romaine
Lecture croisée des sources écrites et archéologiques 245

Mathilde Carrive

- Le texte et l'image
Réflexions sur l'usage des sources littéraires pour éclairer la compréhension
de la peinture murale romaine 263

Xavier Lafon

- Conclusion 277

AUX SOURCES DE LA MÉDITERRANÉE ANTIQUE

HÉRITAGES MÉDITERRANÉENS

présente des
recherches
nouvelles sur
les textes de
la Méditerranée
antique et
médiévale.

Cet ouvrage réunit de jeunes chercheurs en sciences de l'Antiquité, venus de différents pays européens, autour de la question des sources qui se trouve à l'origine de toute démarche scientifique dans ce domaine de recherche. Philologues, historiens et archéologues ont ainsi été invités à présenter, à partir d'études de cas précis, les difficultés rencontrées dans la constitution et l'exploitation de leurs corpus documentaires, ainsi que les différentes méthodologies développées pour tenter de les surmonter. Ces réflexions sont présentées ici, organisées autour de trois axes majeurs: mise en place du corpus documentaire, croisement des sources et approches pluridisciplinaires, distance entre le chercheur et ses « sources ». Il s'agit là d'un témoignage manifeste du dynamisme actuel des sciences de l'Antiquité, dont les jeunes représentants entendent faire évoluer les questionnements et les méthodes sans se départir des exigences d'érudition et de polyvalence qui caractérisent depuis l'origine ce domaine de recherche.

Couverture :
Le bouclier de Doura Europos,
© Jean-Claude Golvin, Actes Sud.

Mathilde Carrive, actuellement membre de l'École française de Rome, auteur d'une thèse de doctorat en archéologie romaine intitulée « Habiter le décor. Peinture murale et architecture domestique, en Italie centrale et septentrionale, de la fin du I^{er} à la fin du III^e s. apr. J.-C. », Aix Marseille Université/Università di Napoli l'Orientale.

Marie-Adeline Le Guennec prépare un doctorat d'histoire ancienne consacré aux auberges dans l'Occident romain, « L'accueil mercantile dans l'Occident romain, III^e s. av. J.-C.-IV^e s. apr. J.-C. Aubergistes et clientèles », Aix Marseille Université. Elle est actuellement boursière de la Fondation Thiers-Centre de recherches humanistes et rattachée au Centre Camille Jullian.

Lucia Rossi, docteur en histoire ancienne, Aix Marseille Université/La Sapienza, Rome 1, est actuellement ATER à l'université de Rouen et chercheur associé au Centre Camille Jullian. Dans la continuité de ses recherches doctorales sur les rapports économiques entre Rome et l'Égypte, II^e s. av. J.-C.-I^{er} s. apr. J.-C., elle s'intéresse à l'étude de la mobilité commerciale et des procédures de contrôle public dans l'Égypte hellénistique et romaine.



Aix Marseille
université



28 €